

INTRODUCTION

*L'homme est la mesure des choses.
[...] La biographie est le fondement
même de l'histoire.*

Franco Venturi, dans *Dal trono all'albero della libertà*, I, Rome, 1991, p. 24.

« L'homme est un animal capable de toutes les contradictions ». Cette phrase tirée du *Petit commentaire d'un galant homme de mauvaise humeur*¹ résonne comme un défi lancé à l'optimisme progressiste du siècle des Lumières. C'est aussi une promesse de difficulté pour qui tente de saisir la logique d'une pensée au cœur de laquelle s'inscrit le relativisme. Né à Milan en 1741, Alessandro Verri avait fourbi ses premières armes dans *Le Café*. Dirigé par son frère Pietro, ce périodique nourri de culture française entendait soutenir et stimuler la politique réformatrice modérée mise en œuvre en Lombardie par de hauts fonctionnaires de l'administration des Habsbourg, qui s'était attelée à un programme de « fondation ou refondation de l'État moderne »². Il mourut à Rome, à soixante-quinze ans, romancier reconnu, apôtre de la Restauration monarchique et fervent défenseur de l'Église. Ce raccourci biographique souligne l'apparente contradiction du parcours intellectuel d'Alessandro Verri : d'un côté, sa production milanaise développe une réflexion sur la modernisation des institutions juridiques, une critique des académies littéraires et une satire des mœurs ; de l'autre, ses écrits romains témoignent d'une adhésion aux canons du classicisme et aux thèses du conservatisme catholique. Cet intrigant paradoxe de l'esprit verrien possède quelque chose d'inattendu et de séduisant : le jeune homme des Lumières, devenu l'homme de la nuit et des sépulcres, un conservateur, si ce n'est un réactionnaire, aurait-il embrassé les deux âmes de son siècle, les Lumières et les anti-Lumières, l'encyclopédisme et la contre-révolution ?

¹ *Comentariolo di un galantuomo di mal umore, che ha ragione, sulla definizione: l'uomo è un animale ragionevole, in cui si vedrà di che si tratta*, dans *Il Caffè*, p. 631.

² Voir C. Capra, *Riforme finanziarie e mutamento istituzionale nello Stato di Milano: gli anni sessanta del secolo XVIII*, dans *RSI*, n. 91, 1979, p. 313-368.

Contrairement à son frère Pietro, dont la vie fut guidée par la constance de certains principes (« Préparez-vous à me trouver semblable à celui que vous avez quitté il y a vingt-huit ans », prévenait-il au crépuscule de son existence³), la personnalité d'Alessandro Verri est plus mouvante et malcommode, son parcours plus erratique et accidenté. Au regard des auspices sous lesquels elle s'ouvrait, sa carrière déjoue les modèles. Mandaté par son frère pour accompagner Cesare Beccaria dans les salons des encyclopédistes parisiens auprès desquels ce que Morellet appelait « le petit traité » des *Délits et des peines* avait remporté un succès considérable, Alessandro Verri quitta Milan en octobre 1766. Il avait alors vingt-cinq ans. Jeune aristocrate d'une grande précocité, qui possédait déjà un style, une écriture, il s'attira par sa personnalité sympathique l'amitié de d'Holbach, de d'Alembert, de Condorcet. Il fréquenta plusieurs mois les cercles lettrés de deux des plus prestigieuses capitales européennes, Paris et Londres, dont on sait le rôle qu'elles jouèrent dans la formation des élites dirigeantes italiennes aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le voyage aurait dû se poursuivre vers Vienne, où Alessandro, dans le projet de son frère, devait mettre ses compétences de juriste et sa reconnaissance nouvelle au service de l'administration des Habsbourg. Au lieu de cela, il descendit vers Rome sans même s'arrêter à Milan. Du cœur de l'Europe éclairée, il glissait vers la marge, échappait aux attentes, s'excentrait en une périphérie obscure et brocardée. Les contacts éphémères noués à Paris ne résistèrent pas longtemps à cet éloignement géographique et intellectuel. L'enfant prodige avait-il gaspillé ses talents ? Il avait pris la décision, comme il le confia bien des années plus tard à sa belle-sœur Vincenza Melzi d'Eril, de « négliger sa fortune malgré les occasions propices » et de céder à « un caprice dangereux » : celui de devenir « auteur »⁴. Ce qui apparaissait à Pietro comme un renoncement, si ce n'est une trahison, répondait à un fort désir d'indépendance, associé à la naissance d'un goût pour la traduction et les belles-lettres. Le voyage à Paris avait porté des fruits non escomptés qui donnèrent à l'existence d'Alessandro Verri un tracé original à la saveur parfois romanesque.

Surtout connu en Italie pour *Les Aventures de Sapho* (1781) puis en Europe pour ses *Nuits romaines* (1792), traduites en huit langues, Alessandro Verri jouissait à la fin de sa vie d'une solide renommée de romancier. C'est cet aspect de sa production que retiennent en premier lieu les quelques biographes du XIX^e siècle qui se penchèrent sur son cas, au rang desquels figurent Giulio Carcano,

³ *Carteggio*, EN, VIII, 22 décembre 1792, p. 211.

⁴ *Lettere*, 6 juillet 1816, p. 1022.

Camillo Ugoni, Cesare Cantù et Bonaventura Zumbini. Soucieux de voir en Verri un précurseur du romantisme italien, annonciateur de Foscolo et de Leopardi, leurs études s'étaient limitées à mettre en lumière deux « époques » dans la vie de l'auteur – époque milanaise et époque romaine – articulées autour d'un net et non moins obscur renversement de styles et de contenus. Pour Carcano, la carrière de l'écrivain suivait ainsi le tracé d'une « involution » qui, de la jeunesse combative, le menait à l'« égoïsme du savoir », à un classicisme « allié à une foi politique et religieuse qui s'opposait aux audaces de sa jeunesse »⁵.

Quant à la place à assigner à l'œuvre d'Alessandro Verri dans l'histoire littéraire italienne, et en particulier à ses écrits de la maturité, il fut convenu d'y voir, jusque dans les années 1970, un exemple de la manière « préromantique ». L'adjectif était apparu en Italie à la fin du XIX^e siècle, dans un essai d'Emilio Bertana, et allait faire fortune sous la plume notamment de Walter Binni⁶. À l'instar de Croce, qui avait qualifié Alfieri de « protoromantique », distinguant ce par quoi son œuvre « annonçait » le Romantisme et ce qui lui « manquait »⁷ encore pour prétendre s'y rattacher pleinement, Binni faisait du « préromantisme » une phase transitoire entre l'ancien et le nouveau : une période au cours de laquelle s'étaient réalisées, sous l'impulsion des littératures française, anglaise et allemande dont les traductions affluaient dans la Péninsule, « des synthèses provisoires à partir des résidus d'une culture consommée et des prémisses d'une nouvelle sensibilité, des ferments encore incertains, mais capables de bousculer le langage traditionnel »⁸. S'affranchissant du classicisme posé et des fondements rationalistes qui l'avaient caractérisée entre premières Lumières et Arcadie, la langue poétique italienne s'ouvrait aux tonalités sombres et désolées du sublime, aux troubles sentiments et aux douleurs languissantes de l'âme. S'appuyant, donc, sur cette catégorie contestée de l'histoire littéraire⁹ et peu enclin à réserver au sensualisme et à la

⁵ G. Carcano, *Alessandro Verri*, dans *Memorie dei grandi*, I, Milan, 1869, p. 338 et p. 351.

⁶ E. Bertana *Arcadia lugubre e preromantica. Il solitario delle Alpi*, Spezia, 1899; W. Binni, *Preromanticismo italiano* [1947], Florence, 1985. Mentionnons également E. Bonora, *Il preromanticismo in Italia*, Milan, 1959. Sur l'usage et la contestation des catégories de « préromantique » et « préromantisme », voir G. Santato (dir.), *Letteratura italiana e cultura europea tra illuminismo e romanticismo*, Genève, 2003, p. 15-18.

⁷ B. Croce, *Poesia e non poesia. Note sulla letteratura europea del secolo decimono*, Bari, 1923, p. 8-9.

⁸ W. Binni, *Preromanticismo italiano*, Florence, 1985, p. 2.

⁹ Voir G. Petronio, *Illuminismo, preromanticismo, romanticismo e Lessing*, dans *Dall'illuminismo al verismo: saggi e proposte*, Palerme, 1962, notamment

« philosophie du cœur » la place centrale qui leur revenait dans la pensée des Lumières, Binni décelait dans les premiers textes de Verri, empreints d'un « préromantisme sensualiste », « une tendance, très compromettante pour un homme des Lumières, à admettre que le sentiment est bien plus universel que la raison »¹⁰. Ce postulat lui permettait de retrouver dans l'attrait de Verri pour une littérature « sentimentale » la cohérence d'un parcours qui dérivait rapidement hors du champ de la philosophie pour s'orienter vers « l'aire romantique ». Au regard de la production romanesque de l'auteur, les textes du *Café* lui semblaient contenir une promesse de renouveau non tenue. La « fraîcheur juvénile », « l'exquis frémissement de la nouveauté qui le stimulait » à l'époque de l'Académie des *Pugni* s'étaient évanouis. S'il retenait quelques réussites ponctuelles – comme la capacité de Verri à opérer une fusion d'influences picturales et littéraires, le goût de l'horrible des *Nuits romaines* et la sentimentalité exacerbée et mélancolique des *Aventures de Sapho* – il sanctionnait l'échec stylistique de l'auteur, déplorant que sa recherche de la « majesté dramatique et élégiaque » avortât « en solutions maladroites, comme la catastrophe finale du saut de Leucade », regrettant aussi que son écriture ne parvînt pas à se défaire de cette « moisissure rhétorique qui alourdit la prose de la fin du XVIII^e siècle ». Ce faisant, Binni inaugurerait une tradition critique durable qui ne défendait de l'œuvre de Verri que ce qui pouvait préfigurer la « modernité » de la tradition littéraire italienne et n'en retenait que ce qui constituait un jalon sur « le chemin qui conduit de Parini à Alfieri »¹¹.

Plus de vingt ans après les travaux de Walter Binni, Marco Cerruti s'intéressait dans son essai *Alessandro Verri fra storia e bellezza*¹² aux liens qui unissaient l'évolution des pratiques littéraires de l'auteur à celle de ses convictions politiques. Il opérait une distinction entre les écrivains qui, dans le contexte de la crise du réformisme éclairé, située avec Venturi dans les années 1774-1789, restèrent liés à la sphère politique en entrant au service de l'administration, et ceux qui, à l'image d'Alessandro Verri, sondèrent la littérature et les mythes en quête de « solutions consolatoires ».

p. 50-52, et N. Jonard, *Una nozione che non esiste: « Preromanticismo »*, dans *Problemi*, 25-26, 1971, p. 1053-1060.

¹⁰ W. Binni, *Preromanticismo italiano...* cit., p. 72. Contre l'idée d'une « scission » entre raison et sentiments dans la pensée des Lumières, nous renvoyons à R. Mortier, *Unité ou scission du siècle des Lumières ?*, dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, XXVI, 1963, p. 1207-1221 (repris dans *Clartés et ombres au siècle des Lumières*, Genève, 1969, p. 114-124), et « Sensibilité, « néo-classique », ou « préromantisme » ? », dans *Le cœur et la raison*, Oxford, 1990, p. 285-293.

¹¹ W. Binni, *Preromanticismo italiano...* cit., p. 82.

¹² Voir M. Cerruti, *Neoclassici e giacobini*, Milan, 1969.

Le projet collectif des Lumières se renversait chez ces derniers en un repli individualiste où cohabitaient un désir d'« évasion » et le « *refoulement* » d'une réalité sociale et politique insatisfaisante. Deux courants se situaient au débouché de ce mouvement : le « préromantisme » (ici compris tout à la fois comme refus du rationalisme, essor d'une angoisse religieuse, obsession de la mort et fascination pour le spectacle de la nature) et le néoclassicisme, conçu comme une « poésie capable de surmonter par sa beauté intacte et harmonieuse les heurts et les disharmonies de l'histoire ». Dans ce cadre général, les écrits d'Alessandro Verri lui semblaient témoigner d'une tentation précoce du « désengagement », en opposition à « l'engagement politique et civil qui caractérisait le progressisme éclairé du groupe lombard »¹³. En accord avec Binni, il relevait dans certains articles du *Café*, tels que le *Petit commentaire d'un galant homme de mauvaise humeur*, *La preuve du cœur* ou *Des erreurs utiles*, un ensemble de « dispositions irrationalistes », une volonté « d'exploration de l'irrationnel en tant que composante de l'expérience morale »¹⁴, qui nourrissaient sa méfiance envers les masses populaires et son scepticisme à l'égard de toute entreprise politique visant à transformer l'ordre social – thèmes que l'on retrouvait ensuite dans ses tragédies (*Tentativi drammatici*) et dans les *Aventure de Sapho*. Cerruti était ainsi partagé entre la volonté de mettre en évidence l'originalité et la saveur « expérimentale » de l'écriture verrienne, et celle de réinscrire son parcours dans le sillon d'une génération d'écrivains italiens au carrefour des XVIII^e et XIX^e siècles. De ce point de vue, s'il ne sacrifiait pas au goût de la formule comme put le faire Goffis (qui considérait en 1964 les romans de Verri comme « représentatifs de la transition d'un néoclassicisme originel encore empreint d'Arcadie vers le préromantisme voire le romantisme du *Sturm und Drang* »¹⁵), son propos restait marqué par une quête des « influences » des littératures française et anglaise sur l'œuvre d'Alessandro Verri, qui aurait gagné à être étayée par l'étude précise de ses manuscrits, mais aussi des réseaux de sociabilité et des pratiques culturelles qui instituèrent les milieux italiens qu'il fréquenta, Milan et Rome, en centres de formation et de diffusion du goût.

De ce point de vue, une contribution majeure à l'analyse de la genèse de l'œuvre verrienne fut apportée en 1967 par Renzo Negri, qui publia chez Laterza la première édition critique intégrale des *Nuits romaines*, accompagnée d'un remarquable appareil critique

¹³ *Ibid.*, p. 9, 10 et 19.

¹⁴ *Ibid.*, p. 23 et 63.

¹⁵ C. F. Goffis, *Titanismo e frustrazione in due romanzi di Alessandro Verri*, dans *La Rassegna della letteratura italiana*, LXVIII, 1964, p. 343-364.

où figuraient deux textes inédits écartés par l'auteur : *L'Antiquaire fanatique* (*L'Antiquario fanatico*), une première version légèrement ironique de l'avant-propos du roman, et *Les Veilles contemplatives* (*Le Veglie contemplative*), troisième série d'entretiens nocturnes qui devaient compléter les deux premières *Nuits*. Dense et exhaustif, ce volume restituait le mûrissement d'une œuvre qui occupa Verri pendant plus vingt ans, du début des années 1780 jusqu'à 1804. Dans sa présentation de l'ouvrage, Gianfranco Folena soulignait l'intérêt du travail d'archéologie littéraire mené par Negri, qui levait le voile sur la façon dont s'opérait, dans les *Nuits romaines*, « une synthèse entre la culture éclairée et la tradition catholique » (« On ne pouvait envisager, dans l'Italie du XVIII^e siècle, deux villes plus distantes que Milan et Rome : le charme de l'œuvre de Verri réside dans la tension qu'elle établit entre des milieux et des idéaux si différents »¹⁶). Pas question, toutefois, d'aplanir les aspérités du parcours verrien, dans la mesure où textes et manuscrits ainsi exhumés démontraient en premier lieu l'importance de la fracture révolutionnaire dans la radicalisation conservatrice de la pensée d'Alessandro Verri. Son « catholicisme éclairé », ébranlé par les événements de 1789 et l'importation en Italie des guerres révolutionnaires, se muait en une défense acharnée du trône et de l'autel, en une mise en accusation des passions populaires, quelque peu atténuée, en conclusion de son roman, par un abandon confiant en une loi de justice absolue et céleste.

À partir des années 1980, le rapatriement à Milan de l'Archivio Verri¹⁷, vaste patrimoine de treize mille dossiers dont le recensement définitif aura duré plus de vingt ans, favorisa l'essor des études consacrées aux frères Verri, et notamment à Pietro dont les écrits ont fait l'objet d'une *Edizione nazionale* en six volumes, achevée en 2014.

Dans son ouvrage *Alessandro Verri: sperimentazione e autocensura* (1982), Fabrizio Cicoira reconnaissait la « singulière tortuosité » du parcours de Verri et des orientations prises par ses recherches littéraires. Quoi qu'il fit « de l'ambivalence, si ce n'est de l'ambiguïté » la clef de voûte de son tempérament, il ne renonçait pas pour autant à saisir la logique et la progression de sa pensée. Il les décelait dans le passage progressif du « mouvement » au « choix de la stase et de la résignation » qui conduisit Verri à

¹⁶ Encart non paginé, inclus dans l'édition italienne de 1967 des *Nuits romaines*.

¹⁷ En décembre 1980, la comtesse Luisa Sormani Andreani Verri fit don des archives familiales à la *Fondazione Raffaele Mattioli per la storia del pensiero economico*, située à Milan, pour que les documents alors conservés dans la villa familiale de Lurago d'Erba y soient réorganisés et mis à la disposition des chercheurs.

prendre ses distances vis-à-vis des idées de son frère, qu'il aurait en quelque sorte adoptées par mimétisme dans ses jeunes années. Embrassant « cette médiocrité qu'il avait appris à mépriser à Milan comme une caractéristique des hommes insensibles, [...] Alessandro se cloîtrait à Rome dans un scepticisme désenchanté qui cachait une disposition désormais irréprensible au désengagement et aux évasions privées du *repos* »¹⁸. Cette attitude, qui témoignait d'une « sénilité précoce » et participait d'une volonté de « délimiter prudemment l'horizon intellectuel des hommes en excluant toute forme d'hubris du savoir »¹⁹, trouvait son apogée dans les *Vicende memorabili dal 1789 al 1801*, chroniques posthumes de la Révolution française qui faisaient pour la première fois sous la plume de Cicoira l'objet d'une analyse structurée. Éclairante sur la pensée conservatrice de Verri, cette monographie reprenait cependant, sans les définir ni en interroger le bien-fondé, les catégories d'« engagement » et de « désengagement » dont Cerruti avait fait usage, et ne laissait pas de considérer comme un fourvoiement idéologique l'éloignement d'Alessandro vis-à-vis des formes de pensée et d'écriture qui avaient été celles de l'Académie des *Pugni*, au point d'exclure toute filiation entre les positions du Verri « sénile » et celles de sa jeunesse, comme pour préserver l'intégrité d'une partie de sa production en lui épargnant le danger d'une contradiction interne. Il en ressortait que Verri avait échoué au terme de sa vie, à « jouer le rôle d'un intellectuel moderne », incapable de construire un « jugement critique intelligent » sur l'histoire de son temps. Mais peut-être était-ce, une fois encore, juger du parcours d'Alessandro à l'aune de celui de Pietro Verri.

Auteur du seul ouvrage consacré en France à Alessandro Verri, Bruno Toppan nuançait dans *Du « Caffè » aux « Nuits romaines », Alessandro Verri romancier* (1984) l'idée d'une dichotomie intellectuelle chez cet auteur. Convaincu que « les bases idéologiques de la polémique d'Alessandro Verri contre la “philosophie” moderne, loin d'être en contradiction avec ses prises de position antérieures, ne faisaient que les reprendre et les préciser », Toppan se montrait soucieux de préserver la cohérence du parcours de Verri, quitte à ignorer ce qui précisément n'allait pas de soi dans son déroulement. Pas tout à fait réactionnaire ni anti-philosophe, mais « écrivain éducateur », Verri se serait contenté de reprendre dans ses romans, sous forme légère et imagée, certaines idées déjà présentes dans *Le Café* : « Alessandro Verri, loin de prendre des positions conservatrices, s'attache à illus-

¹⁸ F. Cicoira, *Alessandro Verri: sperimentazione e autocensura*, Bologne, 1982, p. 7, 136 et 39.

¹⁹ *Ibid.*, p. 52 et 133.

trer ce qu'on pourrait appeler "la voie modérée à la philosophie", moyen terme entre certaines positions françaises jugées trop avancées et l'immobilisme traditionnel»²⁰. Point de rupture, donc, mais une évolution stylistique et formelle de la part d'un écrivain qui, en dépit de son adhésion aux principes du réformisme des Habsbourg, «a toujours éprouvé la plus grande répulsion pour les bouleversements politiques et sociaux et s'est toujours montré attaché à l'ordre existant». Sa position était exemplaire des limites «de l'Illuminisme milanais des années 1760 [...] qui refusait de faire siennes les idées les plus avancées et les plus subversives de la philosophie des Lumières»²¹. Mais pouvait-il encore, au lendemain de son déracinement de 1767 et après que les divergences avec son frère se furent accentuées, être considéré comme un représentant à part entière de l'*illuminismo*, fût-il modéré? En vérité, il importait surtout à Toppan de «pondérer certains jugements à l'emporte-pièce» formulés par Cicoira, et de proposer un «essai de vision unitaire» de l'œuvre verrienne qui privilégie dans cette perspective «plus d'éléments de continuité que de rupture entre les écrits de jeunesse et ceux de la maturité»²².

Si l'approche exhaustive s'avère un bon moyen pour se prémunir contre les raccourcis trompeurs, la connaissance des multiples facettes de la production d'Alessandro Verri n'apparaît pas comme le gage d'une cohérence et d'une unité nécessairement retrouvées, surtout lorsque le dépouillement des fonds d'archives ne cesse de faire ressurgir la diversité d'une œuvre composite et protéiforme. Les études consacrées à cet auteur, celles du moins qui proposent une réflexion d'ensemble sur son parcours, eurent ainsi tendance à s'organiser autour des deux pôles ainsi dégagés: d'une part, l'hypothèse d'une «palinodie», selon laquelle la césure géographique entre Milan et Rome correspond à une volte-face intellectuelle qui aboutit dans les écrits tardifs de l'auteur à un déni – sinon une trahison – de ses idéaux de jeunesse; et d'autre part les lectures «continuitistes» qui, pour surmonter cette dualité, cherchent dans son œuvre de jeunesse les signes d'un renoncement à venir, au risque d'en atténuer l'impertinence critique. Représentante du premier courant, Luciana Martinelli soutenait ainsi l'idée d'un «renversement total» des convictions «progressistes» de Verri. Effrayé par «le radicalisme polémique de la pensée émancipée des philosophes parisiens», il aurait abjuré à Rome les valeurs des Lumières pour poser les bases «d'une conception révisée de l'histoire, anti-éclairée et philo-catholique, qui serait celle de nombreux intellectuels italiens de l'époque

²⁰ B. Toppan, *Du «Caffè» aux «Nuits romaines», Alessandro Verri romancier*, Nancy, 1984, p. 82.

²¹ *Ibid.*, p. 167.

²² *Ibid.*, p. 200, note 2.

romantique, à commencer par Manzoni »²³. En 1982, Arnaldo Bruni, dans son article *In margine al carteggio di Pietro e Alessandro Verri*²⁴, évoquait à son tour la « scission idéologique » de la pensée verrienne et le « déchirant dilemme » contenu dans son œuvre.

De leur côté, les partisans de la continuité purent se prévaloir d'une remarque de Franco Venturi qui estimait en 1969 que « la passion politique et réformatrice d'Alessandro Verri avait été bien moindre » que celle de Pietro Verri et Cesare Beccaria. Il en voulait pour preuve le *Saggio sulla storia d'Italia*, composé à Milan en 1765 et jamais édité du vivant de l'auteur, dans lequel les questions de style et d'écriture supplantaient déjà les enjeux de l'interprétation historiographique. Dès l'époque du *Café*, Alessandro Verri aurait ainsi commencé « à considérer la langue comme un moyen et non comme une fin », s'affirmant très tôt comme « un homme de lettres plutôt qu'un réformateur »²⁵. Forçant le trait, Furio Diaz assurait en 1973 que « la passion éclairée fut, comme chacun sait, un feu de paille en ces années des *Pugni* et du *Café*, pleines d'enthousiasme réformateur »²⁶. F. Cicoira, qui avait pressenti quelques années après son premier ouvrage la nécessité de réviser son hypothèse d'un clivage interne, ne procédait pas différemment dans *Alessandro Verri: un illuminista contro i lumi?*, en considérant que les articles du *Café* dénotaient « un contact plutôt superficiel avec les grands auteurs des Lumières, difficilement lus et mal assimilés ». Les prédispositions qui allaient conduire Verri au choix de la « retraite » romaine étaient donc présentes avant même son voyage en France, dès ses années de formation, sans doute stimulées par « le versant analytico-moraliste de la personnalité de Pietro, enclin à un pessimisme lucide non dénué d'amertume »²⁷.

À ces persistants dilemmes entre raison et sentiments, engagement et retraite, continuité et rupture, s'ajoutait la difficulté d'articuler deux images de l'Italie du XVIII^e siècle que semblait renvoyer le parcours de Verri : une Italie placée sous la tutelle éclairée de Vienne, laboratoire de réformes politiques et administratives, et une Italie campée sur son histoire et ses traditions, dont Rome était l'incarnation. À partir des années 1990, cette conception quelque peu statique des aires culturelles et des milieux intellectuels céda

²³ A. Verri, *I romanzi*, éd. L. Martinelli, Ravenna, 1975, p. 12.

²⁴ Dans *Studi e problemi di critica testuale*, n. 24, 1982, p. 101-125.

²⁵ F. Venturi, *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria: 1730-1764*, Turin, 1969, p. 718-719.

²⁶ F. Diaz, *Pietro e Alessandro Verri storici e la recente discussione sulle loro idee*, dans Id., *Per una storia illuministica*, Naples, 1973, p. 371.

²⁷ F. Cicoira, *Alessandro Verri: un illuminista contro i lumi?*, dans L. Sozzi (dir.), *Ragioni dell'anti-illuminismo*, Alessandria, 1992, p. 318 et 325.

la place à une appréhension plus fine de leur perméabilité, de leur évolution, dans une Péninsule sillonnée de voyageurs et sans cesse plus ouverte au commerce de l'Europe des arts et des lettres. De ce point de vue, il convient de relever l'apport de diverses éditions ou rééditions des écrits verriens, notamment celle du *Café*, par Sergio Romagnoli et Gianni Francioni (1993, puis 1998), accompagnée d'un volumineux appareil de notes et de variantes issues de l'étude scrupuleuse des manuscrits préparatoires du périodique. Refusant de minorer la valeur des premiers écrits d'Alessandro Verri, « fruits d'une méditation qui nourrit une maturité précoce et lumineuse », Romagnoli observait dans son essai introductif :

Quiconque a parlé de fracture entre la pensée du jeune collaborateur du *Café* et le goût ou l'opinion de l'homme de lettres qui composa à Rome des drames, des romans et des visions, peut avoir choisi la voie la plus facile pour expliquer bien des choses du trajet intellectuel de Verri, mais condamnerait de fait l'écrivain à une incohérence presque pathologique, en résumant, notamment, l'histoire de ces longues décennies en blocs discontinus et opposés²⁸.

Il rappelait en outre qu'aucun des membres du *Café* n'avait emboîté le pas des penseurs parisiens au moment de leur radicalisation (lorsque « la lutte anti-religieuse devenait l'instrument principal et irremplaçable de la conquête d'un espace politique pour la philosophie », p. XL), et que tous traversèrent un « processus de désillusion » (p. XXXVIII), qu'ils aient choisi la littérature, comme Alessandro, ou qu'ils aient eu l'occasion de confronter leur ambition réformatrice à la pratique du pouvoir en exerçant des fonctions administratives au sein de l'appareil d'État impérial, comme Pietro Verri. L'édition, en 2001, du *Saggio sulla storia d'Italia*, dont seuls avaient été publiés en 1905 quelques extraits dans l'*Archivio storico lombardo*²⁹, vint également combler un vide préjudiciable à la compréhension des années « de transition » entre Milan et Rome, autour desquelles se concentraient les interrogations.

Ces vingt dernières années, plusieurs études consacrées à des aspects confidentiels ou méconnus de sa production témoignent d'un regain d'intérêt pour le Verri « classiciste » et les circonstances biographiques de ses années romaines. Les travaux de F. Favaro sur sa culture hellénistique (*Alessandro Verri e l'antichità dissotterrata*, 1998), ceux de F. Tarzia sur *Les Aventures de Sapho* et la circulation des livres à Rome (*Libri e rivoluzioni*, 2000), ainsi que les

²⁸ S. Romagnoli, *Il « Caffè » tra Milano e l'Europa*, dans *Il Caffè*, p. XLIII et p. XXXVII-XXXVIII.

²⁹ Voir E. Greppi, *Un'opera inedita di Alessandro Verri sulla storia d'Italia*, dans *ASL*, III, fasc. 5, janvier 1905, p. 95-139.

articles d'I. Colucci et de M. Pieretti sur le salon romain de la marquise Boccapaduli³⁰, compagne d'Alessandro, et sur les relations de cette dernière avec les personnalités artistiques et littéraires de son temps, achèvent de révoquer en doute les idées de désœuvrement et de renoncement un peu hâtivement associées au séjour romain d'Alessandro Verri. Il nous apparaît aujourd'hui nécessaire, à la lumière des travaux sur l'exceptionnelle vitalité culturelle de la capitale pontificale au XVIII^e siècle³¹, de repenser le statut du Verri « romain », témoin privilégié et haut représentant de cette ferveur intellectuelle.

Outre les textes édités d'Alessandro Verri, notre enquête se fonde sur l'examen exhaustif de ses archives et manuscrits inédits conservés à l'Archivio Verri de Milan. À ce double corpus, s'ajoute ce que la postérité nous a légué de plus précieux pour appréhender l'intimité mouvante de sa pensée : sa correspondance. Pendant plus de trente ans, de 1766 à 1797, année de la mort de Pietro Verri, les deux frères avaient dialogué au rythme bihebdomadaire des courriers ordinaires. Au fil de ces échanges épistolaires, parmi les plus beaux du XVIII^e siècle, tous deux relatent avec minutie et liberté leur quotidien, s'échangent leurs manuscrits qu'ils commentent et corrigent, débattent de l'actualité culturelle et politique de la Péninsule et de l'Europe, communient, se querellent... Une première sélection de lettres fut publiée par Carlo Casati de 1879 à 1881³², avant que les héritiers de la famille Verri, Lorenzo et Pietro Sormani Andreani, ne proposent dans les premières années du XX^e siècle au président de la *Società storica lombarda*, Francesco Novati, de poursuivre et de compléter l'édition de cette correspondance. Pour mener à bien ce projet, la *Società* eut accès aux lettres originales ainsi qu'au *copialelettere*, volumineux cahier dans lequel Pietro fit soigneusement consigner sa correspondance dès le mois d'octobre

³⁰ I. Colucci, *Il salotto e le collezioni della Marchesa Boccapaduli*, dans *Quaderni storici*, 116, 2, 2004, *Mercanti di quadri*, p. 449-493; Id., Antonio Canova, la Marchesa Margherita Boccapaduli e Alessandro Verri: lettere e altre testimonianze inedite, dans *Paragone, mensile di arte figurativa e letteratura*, n. 579, 1998, p. 64-74; M. Pieretti, Margherita Sparapani Gentili Boccapaduli: ritratto di una gentildonna romana (1735-1820), dans *Rivista storica del Lazio*, 13-14, 2000-2001, p. 81-138.

³¹ Voir notamment M. P. Donato, *Accademie romane. Una storia sociale (1671-1824)*, Naples, 2000; J. Boutier, B. Marin et A. Romano (dir.), *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Rome, 2005 (*Collection de l'École française de Rome*, 335); G. Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières: capitale de l'antique et carrefour de l'Europe (1769-1791)*, Rome, 2011 (*Collection de l'École française de Rome*, 435).

³² *Lettere e scritti inediti di Pietro e Alessandro Verri*, éd. C. Casati, Milan, 4 vol., 1879-1881.

1766. De 1910 à 1942, douze volumes parurent, dont la plupart font aujourd'hui encore référence, en dépit des lacunes, censures et erreurs de transcription qu'ils comportent³³. Les premiers mois du *Carteggio*, qui couvrent le voyage d'Alessandro Verri à Paris et à Londres jusqu'à la veille de son arrivée à Rome, en mai 1767, ont fait l'objet en 1980 d'une remarquable édition de Gianmarco Gaspari accompagnée d'un riche appareil critique. Il fallut attendre la fin des années 2000 pour que porte ses premiers fruits le projet de réédition critique intégrale de la correspondance dans le cadre de l'*Edizione nazionale delle opere di Pietro Verri* : en 2008 et 2012 parurent les volumes conclusifs du *Carteggio*, comprenant les lettres longtemps inédites échangées de 1782 à 1797. Les volumes I à VI (1766-1782), lorsqu'ils paraîtront, mettront un point final aux longues vicissitudes éditoriales de cette œuvre à quatre mains.

Le doute surgit parfois, à la lecture des manuscrits de l'auteur et de ces 3800 lettres (auxquelles s'ajoutent les 900 autres qu'Alessandro adressa à sa belle-sœur Vincenza Melzi après la mort de Pietro Verri), de savoir si une telle documentation permet de restituer sa pleine lisibilité au parcours de l'écrivain et de dépasser le constat récurrent de sa « complexité ». Car cette correspondance privée, lieu privilégié des épanchements, des doutes, des colères ou des regrets, tend parfois quelques pièges. Des concessions ou des jugements passagers s'y formulent, au gré des humeurs et des tensions nées au sein d'une amitié éprouvée par l'éloignement. Ainsi, la condamnation par Alessandro Verri des articles qu'il publia dans le premier volume du *Café*, dans une lettre du 29 décembre 1767, servit souvent d'argument pour avancer l'idée de son détachement précoce et inexorable du réformisme milanais. Il assurait pourtant à Vincenza Melzi, en mars 1800, qu'il ne regrettait pas d'avoir contribué au *Café*, trouvant dans ses textes « une certaine fraîcheur et simplicité, unie à des connaissances » qu'il ne se souvenait pas d'avoir possédées dans « son cerveau de vingt-cinq ans »³⁴. Lettres et mémoires, sans être nécessairement insincères, n'offrent parfois qu'un appui chancelant à l'interprétation biographique. Certains documents engagent même un processus de déchiffrement qu'il convient d'accueillir avec circonspection. Carlo Capra décelait ainsi dans le soin constant apporté par Pietro Verri à la préservation de sa correspondance et de ses archives privées une volonté de construire et maîtriser son destin posthume, qui faisait courir

³³ Voir à ce sujet la *Nota al testo* dans *Viaggio*, p. 496-497.

³⁴ Citée dans *Lettere e scritti inediti di Pietro e Alessandro Verri...* cit., IV, p. 286-287. Cette lettre semble être le fruit d'un montage réalisé par l'éditeur entre une lettre de Verri à Vincenza Melzi du 8 novembre 1800 (voir *Lettere*, p. 261) et une seconde source dont nous n'avons pu identifier l'origine.

à l'historien le risque de « rester prisonnier d'un jeu de miroirs » : il s'agissait alors, par le biais d'une reconstitution minutieuse, de « réinscrire cette image dans son contexte réel, de la confronter à d'autres personnalités, à d'autres idées, à d'autres programmes, qui constituèrent eux aussi la trame de l'époque »³⁵. Alessandro Verri présente un cas de figure quelque peu différent, dans la mesure où l'enjeu de sa biographie intellectuelle consiste moins à se prémunir contre une logique explicative imposée par l'auteur lui-même qu'à surmonter le désordre apparent d'une pensée inconstante. Mais la démarche est similaire : sa vie doit rester une aventure de la pensée, dont la reconstitution s'efforce de saisir les respirations, sans nécessairement lui assigner de cohérence rétrospective. Dans son article *La biographie comme problème historiographique* (2002), qui fait suite aux réflexions menées dans le volume *Jeux d'échelle* (1996), Jacques Revel estime que le biographe, plutôt que de s'interroger sur la logique globale d'un itinéraire, doit s'efforcer de reconstituer le champ des possibles qui se sont offerts à l'acteur historique, pour mieux comprendre les choix qui furent les siens dans l'incertitude de son présent. Penser le biographique, c'est aussi affronter la complexité de l'immédiat et de l'inaccompli, l'enchevêtrement des intérêts, des désirs, des logiques sociales et individuelles. La démarche n'est assurément pas aisée pour un historien « qui vient après coup constater l'existant et qui, de son point de vue, est structurellement attiré par la rétrodiction », mais elle permet d'éviter de tomber dans le travers consistant à « rationaliser » une vie et à « faire apparaître l'expérience biographique sous le signe de la nécessité »³⁶. Il nous importera donc moins ici de « rendre raison » du parcours d'Alessandro Verri que de l'interroger pour comprendre ce qu'il peut nous dire, dans sa réussite comme dans ses errances, du mûrissement intellectuel du long *Settecento* italien, des Lumières à la Restauration.

De ce point de vue, des pistes stimulantes ont été ouvertes en 1984 et 1985 par Sergio Luzzatto dans deux articles qui amorçaient une relecture et une revalorisation globale de l'expérience d'Alessandro Verri³⁷. S'affranchissant d'une tradition qui avait posé comme cadre préalable à toute réflexion sur le trajet de cet écrivain

³⁵ C. Capra, *I progressi della ragione. Vita di Pietro Verri*, Bologne, 2002, p. 10.

³⁶ J. Revel, *La biographie comme problème historiographique*, dans *Montagnes, Méditerranée, Mémoire. Mélanges offerts à Philippe Joutard*, P. Cabanel, A.-M. Granet-Abisset et J. Guibal (dir.), Grenoble-Aix-en-Provence, 2002, p. 478 et 477.

³⁷ S. Luzzatto, *Da Silla a Erostrato. Il tema dell'individualità in Pietro e Alessandro Verri*, dans *Studi Settecenteschi*, 6, 1984, p. 197-222; Id., *L'illuminismo impossibile. Alessandro Verri fra Rivoluzione e Restaurazione*, dans *Rivista di letteratura italiana*, 3, n. 2-3, 1985, p. 263-290.

celui du *Settecento riformatore* auquel appartenait son frère – cadre qui ne suffisait plus à rendre compte de la totalité des expériences littéraires et des vicissitudes intellectuelles des hommes de lettres italiens de la fin du XVIII^e siècle – Luzzatto proposait comme perspective d'étude celle d'un « autre » *Settecento* :

un dix-huitième siècle « irrégulier », partagé entre politique et littérature, entre « engagement » [*impegno*] et « désengagement » [*disimpegno*]. On a trop souvent affirmé que l'expérience d'Alfieri restait isolée et sans égale ; sans remettre en cause l'inégalable vitalité morale et intellectuelle du dramaturge d'Asti, peut-être est-il possible – dans le sillage des précieux travaux de Cerruti – de reconstruire autour de cette figure toute une série de parcours individuels qui, loin d'en atténuer son caractère exceptionnel, lui conféreraient une valeur supplémentaire et hautement représentative du destin d'une certaine classe d'intellectuels italiens entre XVIII^e et XIX^e siècles³⁸.

La biographie peut s'assigner comme tâche de questionner ces « irrégularités » qui mettent à mal les « lois » et les catégories admises. Ce faisant, elle conduit à réintégrer dans l'histoire des idées ce qui en avait été écarté pour formuler des constantes. On trouve parfois sur les bas-côtés de la renommée littéraire des personnages à la fois déroutants et éclairants : Alessandro Verri en fit partie.

³⁸ S. Luzzatto, *Da Silla a Erostrato...* cit., p. 204.